

L'ASSASSINAT DE PHILIPPE DE SOUABE À BAMBERG LE 21 JUIN 1208 : REPRÉSENTATION DANS L'HISTORIOGRAPHIE CONTEMPORAINE ET SIGNIFICATION SYMBOLIQUE DANS LA CULTURE POLITIQUE DU SAINT- EMPIRE AU XIII^E SIÈCLE

Djro Bilestone Roméo KOUAMENAN

Université Alassane Ouattara de Bouaké, Côte d'Ivoire
bilestonekouamenan@uao.edu.ci / bilestonek@yahoo.fr

Résumé : Le régicide de Bamberg au début du XIII^e siècle a longtemps été expliqué par les théories du complot et d'une vengeance. Cet article propose, cependant, une relecture des sources contemporaines par une approche constructiviste permettant de reconstituer les différentes perceptions des auteurs. Il en ressort qu'une double lecture peut être faite de la représentation contemporaine de l'assassinat de Philippe de Souabe. Premièrement, malgré les récits divergents, tous leurs auteurs s'accordent à reconnaître que le crime, au-delà de l'affront personnel, participe étroitement d'un conflit d'honneur. Deuxièmement, les partisans comme les opposants de Philippe ont condamné unanimement l'assassinat. La raison en est simple : aux XII^e et XIII^e siècles, dans le Saint-Empire, le régicide ne faisait pas partie de la pratique politique, parce qu'il n'était pas une composante légitime de la culture politique.

Mots clés : Assassinat, représentation, conflit d'honneur, culture politique

Abstract : The regicide of Bamberg in the early thirteenth century has long been explained by conspiracy and revenge theories. This article, however, proposes a re-reading of contemporary sources through a constructivist approach that allows the reconstruction of the different authors perceptions. It was found that the contemporary representation of Philip of Swabia's murder can be read in two ways. Firstly, despite the divergent accounts, all the authors agree that the crime, beyond the personal affront, is closely related to a conflict of honour. Secondly, both supporters and opponents of Philip unanimously condemned the murder. The reason for this is simple : during the twelfth and thirteenth centuries, in the Holy Roman Empire, regicide was not part of political practice, because it was not a legitimate component of political culture.

Keywords : Murder, representation, conflict of honour, political culture

Introduction

Le 21 juin 1208, le roi Philippe de Souabe, qui avait surpassé son rival Otton de Brunswick pour le titre royal sur le trône du Saint-Empire et qui était sur le point d'être finalement reconnu par le pape Innocent III¹, fut assassiné à Bamberg par son allié, le comte palatin bavarois Otton VIII de Wittelsbach. Le régicide eut lieu dans le palais épiscopal d'Egbert d'Andechs-Méranie², prince-évêque du diocèse de Bamberg.

En considérant la figure de Philippe de Souabe, il est impossible d'échapper à cette dispute qui a marqué les années entre l'élection et l'assassinat. Le meurtre, qui a certainement été perçu comme un épisode moins glorieux de l'histoire de la ville et du diocèse de Bamberg, ne peut non plus être ignoré. Certes, la crise de la double royauté a été considérée comme une opportunité pour mieux comprendre le fonctionnement du *Reich* (K. van Eickels, 2003, p. 272-292), mais l'assassinat a été également jugé différemment par la recherche. Au XIX^e siècle, l'historien allemand E. Winkelmann

¹ La mort de l'empereur Henri VI en 1197 créât, en effet, un vide de pouvoir, car l'empire était sans constitution écrite. Il laissait un fils mineur, le futur Frédéric II ; mais des réserves furent émises contre son élection en tant que roi. Les princes désunis élurent finalement deux successeurs. Philippe de Souabe, le fils cadet de l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse de la dynastie des Hohenstaufen et frère de Henri VI, fut élu par les Gibelins de l'Allemagne, les plus riches et les plus puissants. Ils constituaient la majorité des princes. Quant à Otton de Brunswick, il obtint les suffrages de la minorité guelfe. Dans la bataille pour la reconnaissance de leur règne, qui a également été menée militairement, Philippe de Souabe eut de plus en plus de partisans. D'ailleurs, les deux rois élus tentèrent de gagner le conflit grâce au soutien européen (Philippe Auguste de France se déclara pour Philippe de Souabe et Richard Cœur de lion d'Angleterre, pour Otton), mais surtout papal. Initialement, en 1201, le pape Innocent III reconnut Otton pour roi – qui prit le nom d'Otton IV – et excommunia Philippe de Souabe. Celui-ci, à partir de 1204, reprit le pouvoir lors d'une série de défections du côté d'Otton IV. En janvier 1207, la cause d'Otton semblait alors perdue et au printemps de 1208, la curie romaine a laissé entrevoir la possibilité d'une confirmation de Philippe. À la mi-juin, les légats papaux étaient déjà de retour en Italie après des négociations fructueuses avec le Hohenstaufen. Au sujet de la controverse allemande pour le trône, cf. Timo STIEHL, 2006, « Die Rolle Englands im deutschen Thronstreit », *Concilium medii aevi*, vol. 9, p. 77-88; Klaus VAN EICKELS, 2003, « Otto IV. und Philipp von Schwaben », in Bernd SCHNEIDMÜLLER, Stefan WEINFURTER (dir.), *Die deutschen Herrscher des Mittelalters*, Munich, C. H. Beck, p. 272-292; Friedrich KEMPF, 1985, « Innocenz III. und der deutsche Thronstreit », *Archivum Historiae Pontificiae*, vol. 23, p. 63-91.

² La famille noble bavaroise d'Andechs-Méranie s'est développée au cours des XI^e et XII^e siècles pour devenir l'une des plus importantes et des plus puissantes familles nobles de l'empire au Haut Moyen Âge. Jusqu'à leur extinction en 1248, ses membres avaient établi leur domination en Haute-Franconie, de sorte à devenir un puissant centre de pouvoir à partir de la fin du XI^e siècle. Très rattachés à la famille royale allemande des Hohenstaufen, ils appartenaient au petit corps des princes impériaux qui étaient socialement au sommet de la société noble de l'empire. Ils ont été pourvus, entre autres, de positions ecclésiastiques. Le point de départ a été à Bamberg où Egbert est élu prince-évêque à la tête du diocèse de ladite ville en 1203. Victime d'une disgrâce après le régicide perpétré dans son palais, il fut dépouillé de ses biens et de ses titres, qu'il ne recouvrit qu'en 1211. Pour une biographie d'Egbert d'Andechs-Méranie, voir Karin DENGLER-SCHREIBER, 2017, « Bischof Ekbert von Andechs-Meranien (1203-1237) – Opfer einer Intrige ? : ein Reichsfürst in der Zeit des deutschen Thronstreits », *Bericht des Historischen Vereins für die Pflege der Geschichte des ehemaligen Fürstbistums Bamberg*, vol. 153, p. 59-99.

(1873, p. 466) a supposé que Wittelsbach a agi isolément et uniquement par vengeance. En revanche, à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e, Bernd Ulrich Hucker (1998, p. 111-128 ; 2003, p. 158), dont la thèse est soutenue par Peter Csendes (2003, p. 192), a avancé la thèse d'une conspiration princière, voire papale. Il soupçonnait un coup d'État dans lequel étaient impliqués les frères Egbert et Henri II d'Andechs-Méranie, mais également le roi Philippe II Auguste de France et le duc Henri de Brabant, avec pour but d'établir celui-ci roi des Romains. L'hypothèse du coup d'État de Hucker ne peut prévaloir, dans la mesure où le roi de France n'aurait eu aucune utilité du retrait de Philippe, encore moins d'un royaume brabançon (W. Stürner, 2007, p. 175 ; J. U. Keup, 2008, p. 122-142). Les Andechs-Méranien jouaient un rôle important dans la politique impériale des Hohenstaufen. En tant que fidèles disciples de Philippe, ils restaient souvent à sa cour et jouissaient de ses largesses. Ils n'avaient aussi aucun intérêt à l'assassiner (A. Bihrer, 2005, p. 119). Ils ont, simplement, été considérés comme des victimes d'un complot ourdi contre Philippe de Souabe (K. Dengler-Schreiber, 2017, p. 59-99). Il ne nous semble donc pas nécessaire d'exprimer, ici, un malaise face à une divergence entre un motif privé et un régicide, ou de supposer une conspiration politique de grande envergure ou même un plan de coup d'État. En revanche, il nous paraît plus utile de chercher à savoir comment les sources historiographiques contemporaines ont présenté l'assassinat dans leurs relations.

Bien que l'éclairage sur le régicide de Bamberg soit crucial pour notre compréhension de la politique dans le Saint-Empire aux XII^e et XIII^e siècles, il y a néanmoins une grande confusion sur l'interprétation de ce qui s'est passé. Pour preuve, les religieuses cisterciennes de l'abbaye de Seligenthal, un monastère situé dans la Bavière et donc proche de la maison de Wittelsbach, ont fait de Philippe le meurtrier et d'Otton VIII de Wittelsbach la victime³. Les analyses divergentes des historiens modernes sont le résultat des multiples contradictions des sources. Aucun des chroniqueurs et annalistes du régicide n'a été un témoin oculaire du meurtre commis dans un lieu public mais restreint. Ils ont tous obtenu leurs connaissances de l'affaire que de seconde main⁴. C'est sur un corpus double de chroniques historiques

³ *Annales Seldentalenses*, p. 527 : « *Philippus rex Romanorum comitem de Witelspach fraudulenter in lecto suo occidit* ».

⁴ Si plusieurs des écrits de l'époque en ont parlé de façon plus ou moins détaillée, une seule source communique quand et comment l'auteur en est venu à cette information. Il s'agit de la lettre du cardinal Hugo, évêque d'Ostie, adressée à son oncle le pape Innocent III au début de juillet 1208. Diplomate expérimenté et proche confident du pape, il était sur le chemin de retour d'une mission en Allemagne lorsque les rumeurs de l'assassinat lui parvinrent. Selon ladite lettre, un messager a entendu des rumeurs à Bamberg. Il rendit compte de ses informations, d'ailleurs fragmentaires et incertaines, quelques jours plus tard dans le nord de l'Italie où se trouvait le cardinal Hugo. Ces déclarations ont été enregistrées selon son interprétation par le cardinal légat, dont le compte-rendu a été inscrit dans le

et d'annales que l'examen de ce scandale politique sera donc mené dans cet article. Ces sources sont regroupées dans les *Monumenta Germaniae Historica*⁵, une base textuelle latine regroupant les textes utiles à l'histoire de l'Allemagne pour l'Antiquité et le Moyen Âge. On note, certes, peu d'accord sur le déroulement exact du crime, mais les sources consultées constituent un important témoignage qui soit de la vision du régicide de Bamberg par la communauté politique du *Reich* au début du XIII^e siècle.

Compte tenu du statut historiographique de ce double corpus, cet article se propose de montrer non seulement la perception du régicide à l'époque du crime et la manière dont il est relaté, mais également la place de l'assassinat politique dans la pratique politique du Saint-Empire à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e. À travers une méthode d'analyse fondée sur l'approche constructiviste⁶ centrée sur la représentation du fait historique chez les contemporains, la réflexion sera menée en trois parties. Dans un premier temps, les accords matrimoniaux avec les filles de Philippe de Souabe seront évoqués, afin de mettre en perspective l'origine du mobile du crime. Une deuxième section développera ensuite la représentation de l'assassinat dans les sources historiographiques contemporaines. On notera que la plupart des relations concluent plutôt à un mobile d'honneur comme motif du meurtre. Enfin, l'analyse sera portée sur la signification symbolique de l'assassinat pour les contemporains, en rapport avec la culture politique qui prévalait.

1. Le mariage avorté d'Otton VIII de Wittelsbach avec une des filles de Philippe de Souabe

En août 1207, à la Diète de Worms, un accord a été conclu entre le roi Philippe et le pape Innocent III. Les envoyés du pape, le cardinal Hugo, évêque d'Ostie, et le cardinal Leo, prêtre de Sainte-Croix, levèrent les sanctions ecclésiastiques imposées à Philippe de Souabe et annoncèrent un armistice entre les deux Allemands prétendants au trône impérial. Cette trêve devait rester en vigueur jusqu'au 24 juin 1208. L'évêque Egbert, qui était peut-être venu à Worms en compagnie de l'archevêque de Salzbourg et des légats du pape, a accompagné le roi Philippe jusqu'à Würzburg. Puis, pendant un certain temps, il semble s'être consacré à ses fonctions d'évêque à Bamberg. Ce n'est

registre papal. Cf. *Regestum Innocentii III papae super negotio Romani imperii*, p. 347-349. Cf. également *Das Register Innozenz' III. über die Reichsfrage 1198-1209*, p. 201-203.

⁵ La version numérisée des *Monumenta Germaniae Historica*, en abrégé MGH, est en libre accès : <https://www.dmgh.de/>.

⁶ Gabriel GALVEZ-BEHAR, 2009, « Le constructivisme de l'historien. Retour sur un texte de Brigitte Gaïti », in *Le Mouvement social*, No. 229, p. 103-113.

qu'en janvier ou février 1208 que l'évêque fut à nouveau réuni avec le roi Philippe et son frère, le duc Otton VII d'Andechs-Méranie, à Strasbourg. À cette époque, le mariage entre le duc et Béatrice de Bourgogne, la nièce du roi Philippe, ainsi que le jour et la date de sa célébration à Bamberg, trois jours avant la fin de l'armistice, furent convenus (K. Dengler-Schreiber, 2017, p. 70-72). Le moment a été judicieusement choisi, vu que le rapport de force avait entre-temps penché de plus en plus du côté du roi Philippe.

En mars 1208, les envoyés de Philippe, conduits par le patriarche Wolfger d'Aquilée, arrivent à Rome pour négocier une paix définitive avec le pape. Les deux parties se sont montrées disposées au compromis : Philippe renonce à toute ingérence dans l'Italie méridionale, précisément en Sicile partagée depuis la seconde moitié du XII^e siècle entre le pouvoir papal et celui impérial. Le pape, quant à lui, promet à Philippe le couronnement impérial et renonce à la revendication des territoires de l'Italie centrale, dont il s'était emparé après la mort de l'empereur Henri VI. Pour sceller cette alliance, le neveu du pape, le fils de son frère le comte Richard de Segni, devait épouser une fille de Philippe et être installé sur le duché de Tuscia (K. Dengler-Schreiber, 2017, p. 71 ; T. Weller, 2010, p. 195-198 ; P. Csendes, 2003, p. 188).

Pourtant, la même proposition avait été également envisagée pour Otton et les légats étaient heureux de pouvoir la lui annoncer. Il devait renoncer à la couronne royale et épouser, en compensation, une des filles de Philippe. En tant que gendre, la possibilité de devenir son successeur sur le trône royal lui était ainsi offerte, à condition que Philippe n'ait pas de fils (K. Dengler-Schreiber, 2017, p. 71).

Ces accords installaient, cependant, Philippe dans une mauvaise posture, car pouvoir accorder en mariage deux de ses filles au neveu du pape et à son adversaire Otton imposait de renoncer à l'un de ses engagements. Il avait, en effet, quatre filles, Béatrice l'aînée, Cunegond, Marie et Béatrice la cadette. Dès 1203, Béatrice l'aînée avait été promise au neveu du pape lors des négociations avec Innocent III (K. Dengler-Schreiber, 2017, p. 71). Il s'agissait, en 1208, de renouveler la promesse. Cette même année de 1203, Cunegond fut fiancée à Otton VIII de Wittelsbach afin qu'il soutienne Philippe dans la guerre, entre 1204 et 1205, contre le landgrave Herrmann I^{er} de Thuringe (S. Weinfurter, 2008, p. 30). Marie est aussi promise au fils du duc Henri I^{er} de Brabant depuis 1207. La cadette, encore libre, ne paraissait pas un meilleur parti pour son concurrent. Aussi, Philippe choisit-il de renoncer à ses engagements vis-à-vis du pape et d'offrir Béatrice l'aînée, en 1208, à Otton IV. Quant à Otton VIII de Wittelsbach, parce qu'il le trouvait cruel, incontrôlable et politiquement moins important, Philippe lui retira sa promesse et offrit sa fille Cunegond à Venceslas, le fils du roi Ottokar I^{er} de Bohême, en 1207 (K. Dengler-Schreiber, 2017, p. 71 ; T. Weller, 2010, p. 209). Un argument souvent utilisé comme prétexte pour dissoudre des liens

de mariage prévus ou existants, et qui semble avoir aussi prévalu dans le cas d'Otton VIII de Wittelsbach, est que le Hohenstaufen aurait découvert une parenté trop étroite de sa famille avec les Wittelsbacher (A. Bihrer, 2005, p. 118). Quoi qu'il en soit, Philippe, qui jusque-là était sans reconnaissance totale dans l'empire, était sur le point d'être confirmé par le pape. Probablement qu'il a souhaité pour sa fille un parti qui correspond à son rang et qui lui permet d'établir une alliance géopolitique plus importante. Malheureusement, ses calculs ne fonctionnèrent guère. Non seulement Otton IV n'accepta pas l'offre de devenir son successeur en tant que gendre, ce n'est qu'après l'assassinat de Philippe qu'il convolait en noces avec Béatrice l'aînée dans le souci d'une pacification de l'empire (A. Bihrer, 2005, p. 120), mais Philippe venait de se faire un ennemi juré en la personne d'Otton VIII de Wittelsbach.

Avec un pareil échec, l'option militaire restait la seule issue de sortie de crise. Philippe prévoyait, donc, après l'expiration de la trêve encore en vigueur jusqu'au 24 juin, de porter le coup de grâce aux Guelfes. Pour ce faire, il mobilisa son armée devant la ville de Bamberg afin de se diriger vers le nord et, partant de là, mener une attaque décisive contre Otton IV (K. Dengler-Schreiber, 2017, p. 70-72). Mais il interrompit ses projets afin d'assister à un important mariage dans ladite ville. Alors qu'il s'y trouvait, il fut assassiné. Les témoignages qu'en ont laissés les chroniqueurs et annalistes sont révélateurs de la vision contemporaine du régicide de Bamberg.

2. La représentation de l'assassinat dans les sources historiographiques contemporaines

Samedi 21 juin 1208, Philippe de Souabe assista au mariage, pompeusement célébré, de sa nièce Béatrice de Bourgogne, fille héritière du comte palatin de Bourgogne, et du duc Otton VII d'Andechs-Méranie, frère de l'évêque local, dans le palais épiscopal de Bamberg. La mariée était sous sa tutelle depuis la mort de son père. Après les festivités, Philippe escorta les jeunes mariés jusqu'à la ville. À son retour, il congédia sa suite et se retira à la résidence épiscopale, qui était sa demeure à Bamberg, dans une chambre froide. Selon les annales du monastère bénédictin de Weingarten, Philippe s'y trouvait pour faire sa sieste⁷. Ce jour-là, il fit pratiquer une saignée sur les

⁷ *Continuationes Weingartenses chronicorum et Honorii*, p. 480 : « [...] dum minus caute in Babenberch in cubiculo meridiana quiete pausaret [...] » (« [...] quand il se reposait à Bamberg dans l'après-midi, calme d'esprit et sans soucis [...] »). Cf. également *Annales Colonienses maximi A. 1206-1208*, p. 822 : « Nam cum idem rex in festo sancti Albani filiam fratris sui Ottonis de Burgundia nuptam tradidisset duci Meranie, et cum maxima gloria ad deducendam puellam processisset, et reversus in civitatem meridiano tempore omnibus recedentibus solus in quodam lobio [...] remanisset [...] » (« Ce roi venait de donner la fille de son frère Otton de Bourgogne au duc de Méranie comme épouse à la fête de saint Alban, et avait procédé à son mariage

deux bras⁸. Selon Reiner, un moine du monastère liégeois de Saint-Laurent, ce samedi coïncidait avec « le troisième jour de sa saignée, dans la ville de Bamberg »⁹. Cette pratique exigeait de se reposer. Certes, la prise de sang était un traitement aussi bien préventif que curatif, mais dans le cas de Philippe, elle ne signifiait pas que le roi était malade même si Johannes Codagnellus, un chroniqueur de Plaisance, l'a suggéré¹⁰. Les saignées étaient courantes à l'époque et participaient des soins de santé standard (O. Riha, 1989, p. 92–118). Philippe les a pratiquées pour purifier son sang et maintenir ainsi sa santé. Cet acte médical le laissait, cependant, sans défense car il était affaibli. C'est justement ce moment que choisit son assassin pour agir. D'après la lettre du cardinal Hugo d'Ostie, qui est un mélange de faits et de rumeurs rapportés par un messenger seulement quelques jours après le meurtre, Wittelsbach n'était pas seul :

Il a dit, en effet, que le samedi dernier, avant la fête de Saint Jean-Baptiste [21 juin 1208] [...] le roi Philippe est entré dans la ville de Bamberg avec quelques-uns de ses proches, après avoir laissé son armée sur le terrain. Alors qu'il se reposait dans le palais épiscopal, à la neuvième heure [trois heures de l'après-midi], ledit comte palatin, à qui le roi Philippe avait donné puis repris sa fille, en compagnie du duc de Bavière et le margrave [Henri] d'Istrie, le frère du même évêque [Egbert de Bamberg], ainsi que de dix autres hommes armés, entra dans le palais où Philippe se reposait, et lorsqu'il frappa à la porte de la chambre, il fut comme de coutume autorisé à entrer. Alors que le roi Philippe s'attendait, comme d'habitude, à des mots joyeux et plaisants, il a immédiatement dégainé son épée dont il était ceint, et a répondu lorsque le roi Philippe lui a interdit de jouer avec : " Cela ne devrait pas être un jeu pour vous non plus ! ". Et sans craindre Dieu, il

en grande pompe. Après son retour en ville, il est resté seul dans une salle à midi, alors que tout le monde partait [...] »).

⁸ Les récits diffèrent sur le nombre de bras saignés: *Arnoldi Chronica Slavorum Lib. VII.*, p. 244 : « *Una igitur dierum Philippo secretius in cubiculo consistente, quia medianam in utroque brachio incidemat* » (« Quand un jour Philippe s'attarda en retrait dans la chambre à coucher, parce qu'à midi il a été saigné sur les deux bras »); *Annales Marbacenses A. 1206–1208*, p. 171 : « [...] *ibique venam incidisset et cum quibusdam regni fidelibus in secreto loco palatii quiesceret* [...] » (« [...] et comme il s'y était ouvert une veine, il se reposa dans un endroit retiré du palais avec quelques fidèles du royaume [...] »). Cf. également *Annales Marbacenses qui dicuntur*, p. 78.

⁹ *Reineri Annales*, p. 661 : « [...] *in civitate Bavenbergensi tercia die inunctionis suae* [...] ». Le premier jour de la saignée est, cependant, rapporté comme jour du meurtre, dans *Annales Sancti Vincentii Mettensis*, p. 159 : « *Hoc anno. 11. Kal. Julii passus est Philippus Romanorum rex Bavenberg, qui prima die sue minutionis a Palatino comite gladio nequiter percussus, occubuit.* » (« Cette année, le 21 juin, au premier jour de sa saignée, le roi romain Philippe a été abjectement assassiné avec l'épée par le comte palatin à Bamberg »).

¹⁰ *Iohannis Codagnelli Annales Placentini*, p. 33 : « [...] *intrans in triclinio, in quo dominus Philippus infirmus iacebat* [...] » (« [...] il entra dans la chambre dans laquelle le roi Philippe était couché malade [...] »). Cf. également, *Annales Placentini Guelfi*, p. 423.

le transperça sur place avec l'épée, infligea une blessure mortelle à Henri [de Waldburg] le sénéchal impérial, qui voulait empêcher le crime, et étrangla celui qu'il avait déjà tué de peur qu'il ne soit encore en vie. Et puis le meurtrier s'est échappé, avec l'aide de ses complices, et l'infamie devant être expiée demeure toujours impunie parce que toute l'armée avait déjà été dissoute¹¹.

Curieusement, le récit du messenger de Bamberg rapporté par cette lettre ne mentionne pas la saignée mais uniquement le repos du roi. Cette relation est particulièrement erronée par rapport aux autres récits contemporains, car son auteur fait du duc de Bavière et du frère de l'évêque de Bamberg des complices et prétend que le sénéchal impérial Henri de Waldburg a été également assassiné. La lettre note, cependant, la ruse du criminel, comme rapporté également par les *Annales Marbacenses* : Otton VIII de Wittelsbach « [...] tira son épée, faisant semblant de jouer comme un bouffon, mais lorsque l'occasion se présenta, il blessa le roi dans la région du cou et prit immédiatement la fuite. Et suite à cette blessure, [le roi Philippe] a perdu la vie »¹². Wittelsbach coupa donc la carotide du roi avec son épée, puis il prit la fuite. Cette blessure, apparemment légère, eut un effet dévastateur, puisque Philippe en succomba.

Les détails sur le lieu, l'heure, l'acte, le meurtrier, la victime, l'arme utilisée et l'évasion sont rapportés presque identiquement dans toutes les sources (A. Bihrer, 2008, p. 9–24.). On note, cependant, peu d'accord sur le déroulement exact du meurtre, même parmi les sources qui étaient proches du moment du crime (A. Bihrer, 2008, p. 17). Si l'annale du monastère saxon de Pegau est l'une des rares sources à accuser les membres du parti d'Otton IV du meurtre¹³, la plupart des annalistes et chroniqueurs

¹¹ *Regestum Innocentii III papae super negotio Romani imperii*, p. 349 : « Dixit enim quod sabbato proximo ante festum sancti Iohannis Baptiste [...], dominus Philippus cum paucis de familia sua, exercitu in campo dimisso, ciuitatem Papembergensis intrauit, eoque hora nona in palatio episcopi quiescente, dictus palatinus comes, cui dominus Philippus filiam dederat et abstulerat, cum duce Bawarie et marchione Istrie fratre eiusdem episcopi et aliis decem uiris armatis palatium, in quo dominus Philippus erat, ingressus pulsansque ad hostium camere more admittitur consueto ; a quo cum dominus Philippus uerba iocunda et ioculatoria, sicut consueuerat, expectaret, ille statim cultellum quo erat accinctus exeruit, et domino Philippo gladio ludere prohibenti respondit : " Non erit hic tibi ludus " » ; et in continenti, Dei timore postposito, ipsum transfodit gladio, et Henrico, imperii senescalco, facinus prohibere uolenti letale uulnus infligens, eum quem iam occiderat timens uiuere iugulauit ; et sic homicida fautorum suorum auxilio munitus exiliit, ac piacularare flagitium toto iam dissoluto exercitu adhuc, sicut Domino placuit, extitit impunitum ». Cf. également *Das Register Innozenz' III. über die Reichsfrage 1198–1209*, p. 201–203.

¹² *Annales Marbacenses qui dicuntur*, p. 78 : « [...] spata extracta quasi ioculator ludum simulans, nacta oportunitate regem circa cervicem percussit et statim fugere cepit. Et de ictu illo vitam finiuit. ».

¹³ *Annales Pegavienses et Bosovienses*, p. 268 : « Sed pace reformata inter eos, postmodum dolo fautorum Ottonis fuit Babinberc interfectus. » (« Mais la paix a été faite entre eux [Otton IV et Philippe], puis il a été tué à Bamberg par une ruse des partisans d'Otton. »).

du XIII^e siècle ne mentionnent que la vengeance pour diffamation comme motif de Wittelsbach. Ils exploitent le retrait de la promesse de mariage comme mobile du meurtre. Pour leurs contemporains, ce prétexte était tout à fait convaincant et suffisant. Philippe avait promis la main de sa fille à Wittelsbach, puis il la lui a retirée sans lui proposer une solution alternative qui lui permet de sauver sa face. Ceux qui écrivent laissent effectivement supposer que le retrait de la promesse de mariage a été ressenti par son assassin comme une diffamation, une atteinte grave à son honneur¹⁴. En mettant l'accent sur la rupture de l'engagement, le comportement du roi Philippe est ainsi blâmé comme étant un acte dégradant pour Wittelsbach.

L'acte d'effusion de sang que commit Wittelsbach ne devrait, donc, pas nécessairement être lu comme une vengeance privée après un affront personnel, mais il participe très étroitement d'un conflit d'honneur selon la perception des annalistes et des chroniqueurs. En renonçant à son engagement, le roi Philippe a porté atteinte au statut social de Wittelsbach. Le fait qu'il ne puisse plus convoler en noce avec la princesse royale lui fit perdre sa part de l'héritage royal. Il perdait également sa revendication à la couronne si Philippe restait sans fils. Or, il aurait pu la faire valoir en premier lieu contre les ambitions des autres beaux-fils du roi, d'ailleurs de rang supérieur, et les intérêts des princes (J. U. Keup, 2008, p. 132 ; A. Bihrer, 2005, p. 118–119). De ce fait, le meurtre était le point culminant d'un conflit d'honneur. Selon les Annales de Reinhardsbrunn, Wittelsbach dit au roi Philippe peu avant de lui donner le coup d'épée mortel : « "Vous savez bien, seigneur roi, quelle honte vous m'avez causée. Je ne peux plus jamais faire en sorte que personne n'oublie cela. Je serai toujours le dernier des seigneurs, parce que je suis celui qui a été déshonoré par le prince régnant de manière aussi injuste que cruelle¹⁵" ». Wittelsbach avait

¹⁴ Chounradi Schirensis Annales, p. 631: « *Philippus rex in expeditione contra Ottonem accinctus, occisus est Bamberch a comite palatino de Witelenspach, quia filiam ipsi comiti desponsaverat, quam postea ipsi ablatam alii copulavit* » (« Le roi Philippe, alors qu'il préparait une campagne contre Otton, a été assassiné à Bamberg par le comte palatin de Wittelsbach, parce qu'il avait fiancé [s]a fille à ce comte, mais il l'a ensuite emmenée et l'a mariée à un autre »). Cf. Également Chounradi Chronicon Schirensis, p. 622 : « *Huius filius, palatinus comes Otto iuvenis, proh dolor! regem Philippum Babenberch occidit, quia idem rex filiam suam huic matrimonio copulaverat, et post multos sumptus, quos idem Otto cum filia predicti regis insumpsit, filiam suam huic indigne abstulit et alii copulavit* » ; Annales Sancti Trudperti, p. 292 : « *Philippus rex contra Ottonem expeditionem movens, apud Babinberch ab Ottone palatino de Witinspach, cui filiam desponsatam ignominiose abstulerat, occiditur* » (« Alors que le roi Philippe préparait une expédition militaire contre Otto, il a été assassiné près de Bamberg par le comte palatin Otton de Wittelsbach, à qui il avait enlevé de façon déshonorante une fille qui lui était fiancée »).

¹⁵ Cronica Reinhardsbrunnensis, p. 575 : « *Bene novistis, o domine rex, quantum a vobis contemptum acceperim, eo usque quod eius mali recuperacionem a quoquam hominum nullo unquam tempore aliquo modum possum recipere, sed inter principis semper ero novissimus, quippe qui sum a principum auctore tam stupide, quam crudeliter inhonoratus* ».

probablement déjà fait des dépenses considérables en vue du mariage avec la princesse de la dynastie des Hohenstaufen, qui se sont avérées être un mauvais investissement¹⁶. La chronique du monastère bénédictin Saint-Pierre et Saint-Paul raconte qu'il avait accusé le roi de l'avoir quasiment ruiné (*suarum rerum opponens direpcionem regi*)¹⁷. Le comte palatin semble avoir été tellement rongé par la colère qu'il aurait perdu son sang-froid. Mais il n'agit pas dans le feu de l'action. Il avait plutôt soigneusement dissimulé sa colère jusqu'à ce que l'occasion d'une réaction à la violation de son honneur se présente. En lui, « cet embrasement du mal, cette impulsion de l'esprit enflammé », rapportent les Annales de Reinhardsbrunn, « ce flambeau de l'inimitié allumé sans bornes ni hésitation, commandait, déterminait et décidait par quel mode de vengeance il devait punir convenablement les injures qui lui étaient faites¹⁸ ».

Non seulement un engagement était très contraignant au Moyen Âge, mais l'honneur était négocié publiquement. L'honneur et, partant, la reconnaissance sociale ainsi que les revendications de rang qui en découlent dépendent, certes, du comportement vertueux et des réalisations sociales de l'individu, mais également et surtout de l'ascendance et de la qualité sociale des relations matrimoniales. L'honneur n'est ni fixe ni permanent ; il est constamment soumis à l'examen et à la confirmation du public, une exigence qui l'était davantage dans un milieu politique où l'honneur sous-tendait la pratique du pouvoir (Knut Görich, 2008, p. 129-150). Vu le rang social du mis en cause, le comte palatin bavarois, la question était à un niveau éminemment politique. Un défi particulier était, de ce fait, posé par la violation de son honneur, à laquelle il devait lui-même réagir en prenant des mesures afin de regagner son prestige et, partant, son acceptation sociale (C. GAUVARD, 2004, p. 160-169; Idem, 2002, p. 687-689; THIERRY Dutour, 1998).

L'honneur compte parmi les moyens d'autoconservation sociale, dont la remise en cause menace inéluctablement l'existence sociale dans son ensemble (J. U. Keup, 2008, p. 132). La logique sociale de l'honneur, dans les sociétés pré-modernes, génère une forte contrainte pour compenser les pertes de réputation dans la mesure du possible et légitime des moyens même drastiques de rétribution violente. Ce code comportemental, socialement bien ancré dans les mentalités, rendait les gens du Moyen Âge, à certains moments, virtuellement prisonniers de leur honneur. Ils

¹⁶ *Chounradi Chronicon Schirensis*, p. 622.

¹⁷ *Cronica S. Petri Erfordensis Moderna*, p. 380. Également édité dans Oswald HOLDER-EGGER (éd.), 1899, *MGH, SS rer. Germ.* 42, Hannover/Leipzig, Hahniani, p. 205.

¹⁸ *Cronica Reinhardsbrunnensis*, p. 574 : « *Hic mali fomes, hic ardentis animi stimulus, hec invidencie lampas sine termino absque consideracione accensa decrevit, statuit ac deliberavit, quomodo sibi oblatas condigna ultione puniret iniurias* ».

avaient, toutefois, un champ d'action restreint (J. U. Keup, 2008, p. 132 ; K. Görich, 2006, p. 68-72 ; K. Schreiner, G. Schwerhoff, 1995, p. 5). Dans ces conditions, Wittelsbach pouvait réagir ; mais, ce faisant, il a agi de manière autodestructrice puisqu'il scella finalement son propre destin en donnant le coup d'épée fatal. Pour les contemporains du XIII^e siècle, la réaction de Wittelsbach parut excessive car, comme nous le verrons, l'assassinat politique comme pratique politique dans la gestion des conflits était un acte hors-norme dans la culture politique du Saint-Empire.

3. Le régicide de Bamberg et la culture politique de l'empire

L'assassinat de Bamberg est l'un des rares régicides de l'empire, le premier depuis la fin de la période mérovingienne. Au sujet des régicides ou des tentatives d'assassinat dans l'empire, il y a eu de nombreuses rumeurs, mais seuls deux rois ont véritablement été victimes d'assassinat entre 754 et 1806, Philippe de Souabe en 1208 et Albrecht I^{er} de Habsbourg cent ans plus tard. Les contemporains de Philippe en étaient à la fois stupéfaits et fascinés, puisque l'événement relevait de l'inattendu. Il n'est donc pas surprenant que l'affaire ait suscité un grand intérêt à la cour papale, qu'elle ait été au centre des relations de nombreux chroniqueurs et annalistes et qu'elle ait fait l'objet de représentations picturales, même si ces dernières ont été tardives.

Des attitudes que l'assassinat de Philippe a pu susciter auprès des contemporains, il est frappant de constater que ceux qui écrivent ne le décrivent pas comme un tyran. Aucune mention explicite de trahison ou de crime de lèse-majesté imputable au roi n'apparaît dans les relations. Au contraire, les chroniqueurs ont plutôt pleuré et condamné la mort de Philippe comme celle d'un homme d'une haute moralité (A. Bihrer, 2008, p. 18.). Dans la chronique du monastère bénédictin Saint-Pierre et Saint-Paul, il est même présenté sous un jour extrêmement positif et l'acte criminel est qualifié de crime contre Dieu¹⁹. Même si cette chronique et les Annales de Reinhardsbrunn se concentrent en détail et de manière dramatique sur le fait que le roi aurait contrecarré les projets de mariage des Wittelsbach, leurs auteurs n'excusent, cependant, pas le meurtre et choisissent de présenter positivement Philippe, tandis que Wittelsbach est négativement dépeint²⁰. L'auteur des *Annales Sancti Vincentii Mettenses* qualifie, quant à lui, l'épée ayant servi au meurtre d'abjecte (*gladio nequiter*) puisque, selon lui, elle avait été ignoblement utilisée²¹. D'autres annalistes, de

¹⁹ *Cronica S. Petri Erfordensis Moderna*, p. 380.

²⁰ Cf. les références données à la note 22.

²¹ *Annales Sancti Vincentii Mettensis*, p. 159.

même, dénoncent le crime comme ayant été perpétré d'une façon sournoise ou d'une manière insidieuse²². La lâcheté de Wittelsbach est ainsi mise en avant dans cette description, car le roi saigné des deux bras est montré particulièrement sans défense²³. En soulignant l'insidieuse invisibilité de l'assassin, non seulement l'absence de lutte héroïque de Philippe est motivée, mais le crime est également aggravé et fortement condamné. Cette condamnation unanime participe fondamentalement de la culture politique à l'époque de l'assassinat et traduit le fait que le régicide de Bamberg n'a eu aucune incidence sur les structures mentales des contemporains.

Il n'est point douteux, en effet, que Wittelsbach eut pleinement conscience que le meurtre serait puni, mais une réaction à la violation de l'honneur lui paraissait plus importante que les conséquences de son acte. Cependant, depuis le haut Moyen Âge, l'assassinat d'hommes politiquement importants, quoiqu'intervenant très rarement dans la gestion des conflits en Europe occidentale, n'était pas approuvé mais seulement toléré dans des cas individuels. Les assassinats politiques semblent avoir été véritablement une pratique à partir du début du XIV^e siècle (R. von Friedeburg, 2004 ; P.-J. Heinig, 2000 ; G. Minois, 1997). Cette situation s'explique par le fait qu'au XII^e siècle et beaucoup plus dans la seconde moitié du XIII^e siècle, les notions de lèse-majesté et de tyrannie devinrent familières aux juristes des royaumes occidentaux, à la suite de la redécouverte et de l'influence de la loi romaine. Le raffermissement de l'autorité royale avec l'idée de souveraineté proclamée dans les royaumes d'Occident avait, de ce fait, joué un important rôle. Ainsi, dans le contexte d'une réception accrue de l'Antiquité et d'une formation croissante de la théorie philosophique de l'État aux XII^e et XIII^e siècles, l'assassinat des rois dits tyrans devenait envisageable dans les royaumes occidentaux (P. Friedland, 2012, p. 52-56 ; K. Pennington, 1993, p. 195).

Dans l'empire, cependant, il n'y a que rarement des preuves du recours à la théorie contemporaine du tyrannicide en dehors des débats sur la philosophie de l'État. Elle n'a guère été reçue et le régicide n'a donc pas été légitimé comme un moyen

²² *Gotifredi Viterbiensis opera*, p. 346 : « *Philippus igitur nichil mali suspicatus, cum esset apud Babenberg cum paucis, a quodam tyranno de Witelensbach occisus est in dolo.* » (« Ainsi Philippe, ne soupçonnant aucun mal, alors qu'il était avec quelques personnes à Bamberg, a été assassiné sournoisement par un tyran de Wittelsbach ») ; *Annales Mellicenses*, p. 557 : « *Otto palatinus de Witlinesbach et marchio Hystriae Phylippum regem in minutione constitutum, pacem simulantes, dolo occiderunt* » (« Le comte palatin Otto de Wittelsbach et le margrave d'Istrie, feignant la paix, ont trompé le roi Philippe, qui venait de s'installer pour faire la saignée »). De même, *Magni presbyteri annales Reicherspergenses. Continuatio*, p. 526.

²³ Selon la chronique de Burchards von Ursberg écrite en 1229 ou 1230, non seulement le roi Philippe a été saigné dans les veines des deux avant-bras, mais un grand nombre des siens y ont été également soumis. Cf. *Die Chronik des Propstes Burchard von Ursberg*, p. 89-90 : « *Rex vero minutionem sanguinis fecit ibidem de venis utriusque brachii, plurimi quoque de suis minuebant sanguinem* ». Cf. également *Burchardi et Cuonradi Urspergensium Chronicon*, p. 370.

de mener un conflit dans la pratique. Aux XII^e et XIII^e siècles, dans le Saint-Empire, le régicide ne faisait donc pas partie de la pratique politique, parce qu'elle n'était pas une composante légitime de la culture politique. Par conséquent, les contemporains du régicide de Bamberg, les opposants au roi Philippe y compris, même s'ils comprenaient que Wittelsbach a tenté de sauver son honneur, ils condamnaient néanmoins son acte. Finalement, Wittelsbach a complètement perdu son honneur qu'il était désireux de rétablir (A. Bihrer, 2008, p. 13-20 ; Idem, 2005, p. 119-123).

Par ailleurs, la forme de monarchie en vigueur dans l'empire explique aussi la condamnation du régicide. Contrairement aux autres monarchies d'Europe, aucune dynastie n'a été en mesure de s'emparer de la couronne pendant une longue période jusqu'à la fin du Moyen Âge. Ce fut le cas, par exemple, en France où les Capétiens se maintinrent durablement au pouvoir depuis l'accession au trône de Hugh Capet en 987 ; ses descendants régnèrent sans interruption sur la monarchie française jusqu'à la fin du Moyen Âge et au-delà. L'empire, cependant, était une monarchie élective et les princes, en plus d'avoir leur mot à dire dans les affaires de l'empire, pouvaient défendre leur libre droit de vote (E. Schubert, 1977, p. 257-338). En raison de la royauté élective, les rois étaient mieux légitimés que par la succession dynastique. Donc, pour changer les circonstances, il suffisait non pas d'assassiner le roi, mais de le déposer et d'en élire un nouveau, puisque aucun lien avec une dynastie particulière n'était spécifié. À cela s'ajoute le fait qu'à partir de la fin du Moyen Âge, l'influence des rois se limitait principalement à leurs territoires. La position royale diminuait de plus en plus par rapport au pouvoir des domaines. Le régicide ne pouvait, en conséquence, faire partie de la culture politique de l'empire. Autant de situations qui expliquent que l'assassinat de Philippe n'eut qu'un effet à court terme sur la répartition du pouvoir dans l'empire et en Bavière, sans rien changé à la politique, aux structures sociales ou économiques (A. Bihrer, 2005, p. 125).

Conclusion

Philippe de Souabe était un souverain qui n'était pas faible, qui eut beaucoup de succès dans les dernières années de sa vie, mais qui pourtant échoua. Ce n'est pas la mort au combat, ni l'effondrement de l'ordre constitutionnel ou le déficit structurel de l'empire qui provoquèrent sa chute. Il est tombé des mains de l'un de ses propres partisans. Dans les sources historiographiques contemporaines, la présentation du crime est univoque : le roi Philippe de Souabe a été assassiné pour avoir diffamé l'honneur du régicide. L'assassinat participe, donc, d'un conflit d'honneur, sur fond de vengeance et de complot qui transparaissent dans les écrits. Dans les relations sur cette affaire, l'importance soulignée de l'honneur participe du fait que le concept d'honneur pour la période pré-moderne ne se limite

pas à sa dimension intérieure en tant que valeur morale et état d'esprit personnel. Au contraire, à la lumière des recherches plus récentes, l'honneur présente un intérêt en tant que phénomène de pratique sociale. Alimenté, par exemple, par les biens matériels, l'origine aristocratique et le mérite personnel, l'honneur structurait les formes quotidiennes d'interaction avec les sujets, les égaux et les individus de rang supérieur. Sa reconnaissance publique avait un effet stabilisateur sur les hiérarchies sociales et les structures d'ordre. Inversement, cependant, toute forme de diminution de l'honneur obligeait les acteurs à agir selon une casuistique précise du défi et de la riposte. Les événements du 21 juin 1208 s'intègrent parfaitement dans le cadre des efforts actuels pour étudier l'honneur médiéval en tant que facteur d'ordre et d'habitude sociale.

Tout compte fait, le crime, quelle que soit sa motivation, n'a reçu aucune légitimation. Même les opposants à la victime le condamnèrent, car les assassinats politiques dans l'empire au XII^e et XIII^e siècles n'étaient nullement légitimés. Le régicide n'eut donc aucun impact sur la culture politique et les structures mentales. Il n'a donné lieu à aucun changement politique fondamental, vu que les structures dirigeantes sont restées à l'abri des attaques et Otton IV fut simplement élevé empereur. Au contraire, le comportement de l'assassin, le comte palatin bavarois, un personnage d'une haute importance politique dans l'empire, a été perçu comme étant assez moralement répréhensible.

Sources et bibliographie

1. Sources

Annales Colonienses maximi A. 1206–1208, in PERTZ Karolus (éd.), 1861, MGH, SS 17, Hannover, Hahniani, p. 848–853.

Annales Marbacenses A. 1206–1208, in WILMANS Roger (éd.), 1861, MGH, SS 17, Hannover, Hahniani, p. 142–180.

Annales Marbacenses qui dicuntur (cronica Hohenburgensis cum continuatione et additamentis Neoburgensibus), in BLOCH Hermann (éd.), 1907, MGH, SS rer. Germ. 9, Hannover, Hahniani, p. 1–103.

Annales Mellicenses. Continuatio Lambacensis, in WATTENBACH Wilhelm (éd.) 1851, MGH, SS 9, Hannover, Hahniani, p. 556–561.

Annales Pegavienses et Bosovienses. Continuatio tertia annorum 1191–1227, in PERTZ G. H. (éd.), 1856, MGH, SS 16, Hannover, Hahniani, p. 267–270.

Annales Placentini Guelfi, in PERTZ G. H. (éd.), 1863, MGH, SS 18, Hannover, Hahniani, p. 411–457.

Annales Sancti Trudperti, in PERTZ G. H. (éd.), 1861, MGH, SS 17, Hannover, Hahniani, p. 285–294.

- Annales Sancti Vincentii Mettensis*, in PERTZ G. H. (éd.), 1839, MGH, SS 3, Hannover, Hahniani, p. 155–160,
- Annales Seldentalenses*, in BÖHMER Johann Friedrich (éd.), 1853, *Fontes rerum Germanicarum. Geschichtsquellen Deutschlands*, Stuttgart, J. G. Cotta, vol. III, p. 526–529.
- Arnoldi Chronica Slavorum Lib. VII.*, in PERTZ G. H. (éd.), 1869, MGH, SS 21, Hannover, Hahniani, p. 230–250.
- Burchardi et Cuonradi Urspergensium Chronicon*, in ABEL O. ; WEILAND L. (éd.), 1874, MGH, SS 23, Hannover, Hahniani, p. 333–383.
- Chounradi Chronicon Schirensis*, in JAFFÉ Philipp (éd.), 1861, MGH, SS 17, Hannover, Hahniani, p. 615–623.
- Chounradi Schirensis Annales*, ibidem, p. 629–633.
- Continuationes Weingartenses chronicorum et Honorii*, in WEILAND Ludwig (éd.), 1869, MGH, SS 21, Hannover, Hahniani, p. 473–480.
- Cronica Reinhardsbrunnensis*, in HOLDER-EGGER Oswald (éd.), 1896, MGH, SS 30, partie 1, Hannover, Hahniani, p. 490–656.
- Cronica S. Petri Erfordensis Moderna*, ibidem, p. 335–481.
- Cronica S. Petri Erfordensis Moderna*, in HOLDER-EGGER Oswald (éd.), 1899, MGH, SS rer. Germ. 42, Hannover/Leipzig, Hahniani, p. 117–442.
- Das Register Innozenz' III. über die Reichsfrage 1198–1209*, éd. BALUZE, trad. allemande par TANGL Georgine, 1923, Leipzig, Dyksche Buchhandlung.
- Die Chronik des Propstes Buchard von Ursberg*, éd. HOLDER-EGGER O. ; VON SIMSON Bernhard, 1916, MGH, SS rer. Germ. 16, Hannover/Leipzig, Hahnsche Buchhandlung, p. 1–127.
- Gotifredi Viterbiensis opera. Continuatio Funiacensis et Eberbacensis*, in WAITZ Georg (éd.), 1872, MGH, SS 22, Hannover, Hahniani, p. 342–349.
- Iohannis Codagnelli Annales Placentini*, in HOLDER-EGGER Oswald (éd.), 1901, MGH, SS rer. Germ. 23, Hannover/Leipzig, Hahniani, p. 1–116.
- Regestum Innocentii III papae super negotio Romani imperii*, éd. KEMPF Friedrich, 1947, Rome, *Miscellanea Historiae Pontificiae* 12, Lettre Nr. 152, p. 347–349.
- Magni presbyteri annales Reicherspergenses. Continuatio*, in WATTENBACH Wilhelm (éd.), 1861, MGH, SS 17, Hannover, Hahniani, p. 523–534.

Reineri Annales, in PERTZ G. H. (éd.), 1869, *MGH*, SS 16, Hannover, Hahniani, p. 651-680.

2. Bibliographie

BIHRER Andreas, 2008, « Historiker als Attentäter. Zeitgenössische Wahrnehmung, narrative Ausgestaltung und diskursive Instrumentalisierung der Ermordung König Philipps von Schwaben », in RZIHACEK Andrea; SPREITZER Renate (dir.), *Philipp von Schwaben: Beiträge der internationalen Tagung anlässlich seines 800. Todestages*, Wien, 29. bis 30, Vienne, OAW, 2008, p. 9-24.

IDEM, 2005, « König Philipp von Schwaben – Bamberg, 21. Juni 1208 », in SOMMER Michael (dir.), *Politische Morde. Vom Altertum bis zur Gegenwart*, Darmstadt, Wiss. Buchges, p. 117-126.

CSENDES Peter, 2003, *Philipp von Schwaben. Ein Staufer im Kampf um die Macht*, Darmstadt, Wiss. Buchges.

DENGLER-SCHREIBER Karin, 2017, « Bischof Ekbert von Andechs-Meranien (1203-1237) – Opfer einer Intrige ? : ein Reichsfürst in der Zeit des deutschen Thronstreits », *Bericht des Historischen Vereins für die Pflege der Geschichte des ehemaligen Fürstbistums Bamberg*, vol. 153, p. 59-99.

DUTOUR Thierry, 1998, *Une société de l'honneur : les notables et leur monde à Dijon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Honoré Champion.

FRIEDLAND Paul, 2012, *Seeing Justice Done. The Age of Spectacular Capital Punishment in France*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2012.

GAUVARD Claude, 2004, « L'honneur blessé dans la société médiévale », in VERDIER Raymond (dir.), *Vengeance: le face-à-face victime – agresseur*, Paris, Éditions Autrement, p. 160-169.

IDEM, 2002, « Honneur », in IDEM, A. DE LIBERA ; M. ZINK (dir.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, PUF, p. 687-689.

GALVEZ-BEHAR Gabriel, 2009, « Le constructivisme de l'historien. Retour sur un texte de Brigitte Gaiti », *Le Mouvement social*, No. 229, p. 103-113.

GÖRICH Knut, 2008, « Ehre als Handlungsmotiv in Herrschaftspraxis und Urkunden Philipps von Schwaben », in RZIHACEK- BEDŐ Andrea; SPREITZER Renate (dir.), *Philipp von Schwaben: Beiträge der internationalen Tagung anlässlich seines 800. Todestages*, Wien, 29. bis 30, Vienne, OAW, p. 129-150.

IDEM, 2006, « Ehre als Ordnungsfaktor. Anerkennung und Stabilisierung von Herrschaft unter Friedrich Barbarossa und Friedrich 11. », in

- SCHNEIDMÜLLERL Bernd ; WEINFURTER Stefan (dir.), *Ordnungskonfigurationen im hohen Mittelalter*, Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2006, p. 59–92.
- HEINIG Paul-Joachim, 2000, « Fürstenmorde. Das europäische (Spät-)Mittelalter zwischen Gewalt, Zähmung der Leidenschaften und Verrechthung », in IDEM et. al., *Reich, Regionen und Europa in Mittelalter und Neuzeit. Festschrift für Peter Moraw*, Berlin, Humblot, p. 355–388.
- HUCKER Bernd Ulrich, 2003, *Otto IV. Der wiederentdeckte Kaiser*, Frankfurt am Main, Insel.
- IDEM, 1998, « Der Königsmord von 1208 – Privatrache oder Staatsstreich ? » in HENNING Lothar (dir.), *Die Andechs-Meranier in Franken. Europäisches Fürstentum im Mittelalter. Ausstellung in Bamberg vom 19.6. bis 30.9.1998*, Mainz, von Zabern, p. 111–128.
- KEMPF Friedrich, 1985, « Innocenz III. und der deutsche Thronstreit », *Archivum Historiae Pontificiae*, vol. 23, p. 63–91.
- KEUPP Jan Ulrich, 2008, « Der Bamberger Mord 1208 – ein Königsdrama ? », in RUEß Karl-Heinz (dir.), *Philipp von Schwaben: Ein Staufer im Kampf um die Königsherrschaft*, Göppingen, Gesellschaft für Staufische Geschichte, p. 122–142.
- MINOIS Georges, 1997, *Le couteau et le poison. L'assassinat politique en Europe (1400–1800)*, Paris, Fayard.
- PENNINGTON Kenneth, 1993, *The Prince and the Law, 1200–1600. Sovereignty and Rights in the Western Legal Tradition*, Berkeley, Oxford, University of California Press.
- RIHA Ortrun, 1989, « Der Aderlaß in der mittelalterlichen Medizin », *Medizin, Gesellschaft und Geschichte*, vol. 8, p. 92–118.
- Robert von FRIEDEBURG (dir.), 2004, *Murder and Monarchy. Regicide in European History. 1300–1800*, Basingstoke, Palgrave.
- SCHREINER Klaus; SCHWERHOFF Gerd, 1995, « Verletzte Ehre. Überlegungen zu einem Forschungskonzept », in IDEM, *Verletzte Ehre. Ehrkonflikte in Gesellschaften des Mittelalters und der Frühen Neuzeit*, Köln, Böhlau Verlag p. 1–28.
- SCHUBERT Ernst, 1977, « Königswahl und Königtum im spätmittelalterlichen Reich », *Zeitschrift für Historische Forschung*, vol. 4, No. 3, p. 257–338.
- STIEHL Timo, 2006, « Die Rolle Englands im deutschen Thronstreit », *Concilium medii aevi*, vol. 9, p. 77–88.
- STÜRNER Wolfgang, 2007, *13. Jahrhundert. 1198–1273. Gebhardt: Handbuch der deutschen Geschichte*, Stuttgart, Klett-Cotta, vol. 6.

- VAN EICKELS Klaus, 2003, « Otto IV. und Philipp von Schwaben », in SCHNEIDMÜLLER Bernd, WEINFURTER Stefan (dir.), *Die deutschen Herrscher des Mittelalters*, Munich, C. H. Beck, p. 272–292.
- WEINFURTER Stefan, 2008, « Verträge und politisches Handeln um 1200 », in RUEß Karl-Heinz (dir.), *Philipp von Schwaben. Ein Staufer im Kampf um die Königsherrschaft*, Göppingen, Gesellschaft für Staufische Geschichte, p. 26–42.
- WELLER Tobias, 2010, « Dynastische Politik unter Philipp von Schwaben », in RZIHACEK Andrea; SPREITZER Renate (dir.), *Philipp von Schwaben: Beiträge der internationalen Tagung anlässlich seines 800. Todestages*, Wien, 29. bis 30. Vienne, OAW, p. 193–214.
- WINKELMANN Eduard, 1873, *Philipp von Schwaben und Otto IV. von Braunschweig, 1197–1208*, Leipzig, Dunder und Humblot, vol. I.